

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[*Adélaïde, ou l'Antipathie pour l'amour*](#)[Item](#)[*Adélaïde ou l'antipathie pour l'amour, comédie en deux actes, en vers de dix syllabes*](#)

Adélaïde ou l'antipathie pour l'amour, comédie en deux actes, en vers de dix syllabes

Auteur : **Dudoyer de Gastels, Gérard (1732-1797)**

Description & Analyse

DescriptionComédie en deux Actes, en vers de dix syllabes, représentée pour la première fois par les Comédiens françois le 10 Juillet 1780

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

35 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(Comédie\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentThe Ohio State University (University Libraries) -
Thompson Library Lawrence & Lee Theater Research Institute Stacks (PQ1215.F7
v.1)

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Eléments codicologiques31 pages ; 20 cm

Date1780

LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

Citer cette page

Dudoyer de Gastels, Gérard (1732-1797), *Adélaïde ou l'antipathie pour l'amour*, comédie en deux actes, en vers de dix syllabes 1780

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/408>

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

358589

ADELAÏDE,

O U

L'ANTIPATHIE

POUR L'AMOUR,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN VERS DE DIX SYLLABES,

PAR Mr. DU DOYER. à la Grille

Représentée pour la première fois, par les Comédiens
François, le 10 Juillet 1780.

Prix, 12 sous.



A TOULOUSE,

Chez BROULHIEU, Libraire, Acquéreur du
fonds de M. Baour, rue St. Rome, faisant coin
de la rue Dumai.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES. ACTEURS.

MEILLECOURT , Père d'Adélaïde & d'Hortense.	<i>M. Vanhoye.</i>
FARVILLE , Amant d'Adélaïde.	<i>M. Molé.</i>
DORVAL , Amant d'Hortense.	<i>M. Fleury.</i>
ADÉLAÏDE.	<i>Mlle. Doligny.</i>
HORTENSE , Amante de Dorval.	<i>Mme. Molé.</i>

*La Scène est à Paris , dans le Sallon de
M. de Meillecourt.*

*On trouve chez le même Libraire toute sorte de
Pièces de Théâtre , tant anciennes que nouvelles.*



A D É L A ï D E ,
O U
L' A N T I P A T H I E
POUR L'AMOUR,
C O M É D I E .



A C T E P R E M I E R .

S C È N E P R E M I È R E .

HORTENSE, MEILLECOURT, DORVAL.

H O R T E N S E , à Dorval.

O UI, cher Dorval, vous avez su me plaire.
D O R V A L , à Meillecourt.

Dois-je, Monsieur, vous appeler mon père?

M E I L L E C O U R T .

Oui, mes enfans, vous l'êtes tous les deux.
Quelle est ma joie en resserrant vos nœuds !
Sage Dorval, aimable & chère Hortense,
Vous n'avez point trompé mon espérance :

A ij

A D É L A I D E,

J'ai vu sans crainte éclore vos désirs :
Mon cœur sensible approuvait vos soupirs.
Je désirais que ma main paternelle
Put vous unir d'une chaîne si belle,
Ce jour enfin couronnera mes vœux ;
Et des mortels je suis le plus heureux.

H O R T E N S E.

'Ah ! mon père.

M E I L L E C O U R T.

Oui, ma fille, aujourd'hui même,
Tu vas goûter la volupté suprême
De rendre heureux ton Père & ton Amant.
Bénissons tous ce fortuné moment ! —
Pourquoi faut il qu'une peine secrète
Trouble ma joie & la rende inquiète ?

H O R T E N S E.

S'il est ainsi, mon bonheur est détruit :
De vos bontés j'ai perdu tout le fruit :
L'hymen pour moi peut-il avoir des charmes ? —

M E I L L E C O U R T, l'interrompante.

Ton hymen seul adoucit mes allarmes. —
Mais écoutez, & lisez dans mon cœur.
Je vous chéris, je chéris votre sœur.
Je n'ai point eu cet odieux caprice,
Cette cruelle & commune injustice
De faire un choix entre mes deux enfants,
D'avoir pour eux des regards différens :
Le Ciel m'a vu, juste dans mes tendresses,
Leut partager mes soins & mes caresses,
Également pour tous deux empêché :
Vous vous aimez, je suis récompensé : —
Mais ma santé, par degrés affaiblie,
Me fait toucher au terme de la vie ;
Vous le voyez : & ce dernier moment
Serait pour moi le plus affreux tourment ;
Si je laissais Hortense, Adélaïde,
À la merci de ce monde perfide,
Errer sans guide & chercher le bonheur :
Tu l'as trouvée ; tu consoles mon cœur.
L'heureux Dorval, objet de ma tendresse,
Est un Ami que ton Père te laisse ;
Mes vœux ardents se reposent sur lui :
Et c'est ta sœur qui m'afflige aujourd'hui.

D O R V A L.

Adélaïde ! — elle adore son père.
Un cœur si pur, un si beau caractère,
Dont les devoirs sont les premiers plaisirs,

C O M É D I E.

Vous pourrait-il coûter quelques soupirs ?
M E I L L E C O U R T.

Qui mieux que moi connaît Adélaïde !
Son esprit droit, son mérite solide,
Son âme pure, aimable & sans détours ?
C'est la vertu sous les traits de l'Amour.
Mais cette enfant, si chère à ma tendresse,
Va m'offenser par sa délicatesse,
Par ses soupçons, ses craintes, ses terreurs,
Et sa vertu fera couler mes pleurs.
Vous connaissez, vous estimez Farville ;
Il est mon fils, puisqu'il est mon pupille ; —
Il a les mœurs, la naissance, le bien,
Des qualités, un vrai mérite ; — eh bien !
À tant d'attraits ma fille est insensible :
Rien n'adoucit sa rigueur inflexible.
Farville a beau solliciter son choix ;
Le plus beau nœud, la plus sainte des loix,
L'hymen ! — l'effraye, & son cœur s'y refuse.
Sa raison parle, & sa raison l'abuse.

D O R V A L.

Pardon. J'estime & je connais ma sœur :
C'est la sagesse unie à la douceur.
Si sa raison paraît déterminée
À fuir l'amour & les nœuds d'hyménée ;
Combien son œil n'a-t-il pas vu d'époux,
Foulant aux pieds les titres les plus doux,
Vains & cruels dans leur étourderie,
Blesser le cœur que l'hymen leur confie.

H O R T E N S E.

Mon père, elle eut pour amie au Couvent,
Un objet doux, honnête, intéressant,
Pensant beaucoup, sentant avec finesse,
Réunissant la grâce & la noblesse :
Victime, hélas ! d'un trop funeste hymen,
Où son cœur seul avait conduit sa main,
Elle se vit bientôt abandonnée
Par son époux, & même soupçonnée.
Livrée sans cesse à mille nouveaux goûts,
Ne l'aimant point & cependant jaloux,
Il réduisit sa femme infortunée
À détester le joug de l'hyménée.
Dans la retraite, à l'âge de vingt ans,
Elle cacha ses douloureux tourments.
Ma sœur lui plut, ma sœur fut son amie. —
De-là, sa haine, ou son antipathie
Pour un lien, dont les cruels malheurs

A D É L A I D E,
De son amie ont fait couler les pleurs.

M E I L L E C O U R T.
Vous m'étonnez : j'admire son silence
Sur un motif de si grande importance.

H O R T E N S E.
Elle se tait ; sa prudente amitié
Garde un secret qui lui fut confié ;
Mais j'entrevois le fond de sa pensée,
Et son amie est profondément blessée.—
C'est l'avenir qui fait son désespoir,
Elle est timide à force de prévoir.

D O R V A L
Le sentiment fait naître le courage.—
L'heureux Farville obtiendra le suffrage
D'Adélaïde.— Un amour trop ardent,
Voilà son tort ; mais le tort n'est pas grand ;
Et nous saurons, usant un peu d'adresse,
Hortense & moi diriger sa tendresse.

M E I L L E C O U R T , souriant.
Bon , mes enfans ! — mais je la vois venir :
De votre hymen je vais l'entretenir.

(Il les congédie .)

(A Hortense .)
Amène-moi Farville.

S C È N E I I.

A D É L A I D E , M E I L L E C O U R T .

M E I L L E C O U R T .

Viens , ma fille ;
Viens applaudir aux vœux de ta famille ;
Viens partager la joie & le bonheur
De ce beau jour qui va luire à ta sœur.

A D É L A I D E .
Ah ! ce sera le plus beau de ma vie.
Daignez m'apprendre . —

M E I L L E C O U R T .

Hortense se marie
Avec Dorval : ils s'aiment tous les deux.

A D É L A I D E .
Puissé l'hymen en faire deux heureux !

M E I L L E C O U R T .
Mais ce bonheur dont va jouir Hortense ,

C O M É D I E.

7

Et que tous deux nous partageons d'avance,
Si tu voulais, tu pourrais l'augmenter.

A D É L A I D E.

Qui ! moi ! Que puis-je faire ?

M E I L L E C O U R T.

Limiter;

Prendre un état doux, respectable, utile,
Te décider, en un mot, pour Farville.

A D É L A I D E.

Je suis à vous ; je dois vous obéir :
Je dirai plus, j'y trouve mon plaisir.
Fixez mon choix ; déterminez mon ame.

M E I L L E C O U R T.

Oui ; — mais celui qui t'obtiendrait pour femme,
A ton avis, devrait tout à mon choix ;
Tu ne ferais qu'obéir à mes loix. —
Détrompez-vous, ma chère Adélaïde ;
Un tel hymen est un lien perfide ;
Vous mentiriez en prenant un époux,
Et son malheur retomberait sur vous.
Conçois-tu bien l'état du mariage ?
Sais-tu, ma fille, à quoi l'hymen engage ;
Sais-tu qu'on jure, en présence du Ciel,
A son époux un amour éternel ?
Que cet amour doit, avec industrie,
Le rendre heureux tous les jours de sa vie ?

A D É L A I D E.

Oui ; ces devoirs sont gravés dans mon cœur ;
Et me font voir l'hymen avec terreur.
Ma sœur fait bien : son heureux caractère
Sait réunir tous les talents de plaire :
Vive, sensible, & calme tour-à-tour ;
Elle ménage & captive l'Amour ;
Son enjouement, sa gaieté naturelle
Embelliront sa carrière nouvelle :
Et son époux, attiré par les jeux,
Toujours Amant, sera toujours heureux.
Mais moi, sans art, moi timide & sans grâces
Bientôt l'ennui marcherait sur mes traces ;
Je ne pourrais attacher un mari ;
Je languirais le cœur triste & flétrî :
On me verrait oubli'e. — Ah, mon père,
Regardez-moi : suis-je faite pour plaire ?

M E I L L E C O U R T.

Ta modestie est un charme de plus.

8 ADÉLAÏDE

Vas, vas, crois-moi, tes attraits ingénus,
Cet air naïf, cette pudeur aimable,
Ce cœur si vrai, si pur, si respectable,
Sont tout-puissans pour fixer un Amant.
La vérité fera ton agrément.
N'en doute point, tu sauras toujours plaire ;
Crois-en Farville.

ADÉLAÏDE.

Oui, Je lui suis fort chère ;
Oui, son amour trouve en moi des appas :
Le dirait-il, s'il ne le pensait pas ?
Vingt fois sa bouche empessée & timide
M'a peint son cœur.

MEILLECOURT.

Eh bien, Adélaïde,
S'il est ainsi, prenez-le pour époux :
Il est honnête, il est digne de vous ;
Son caractère est fait pour plaire au vôtre ;
Et vos deux cœurs sont formés l'un pour l'autre.

ADÉLAÏDE.

Je prends à lui vraiment de l'intérêt,
Et quelquefois son entretien me plaît.
Mais quoi ! l'hymen est si triste à mon âge !
A dix-huit ans entrer en esclavage !
Voyez Farville ; il a beaucoup d'esprit :
Quand je paraiss il a l'air interdit ;
Il est rêveur, il gémit, il soupire ;
Moi, je le plains, il m'échappe un sourire ;
Ses yeux alors me causent de l'effroi.
Je vois qu'il n'a ces yeux-là qu'avec moi ! —
Et quel serait le sort d'Adélaïde,
Si cet amour, dont l'aspect m'intimide,
Venait jamais s'introduire en mon cœur,
Et le réduire à connaître un vainqueur !
Moi, je pourrais endurer ce martyre !
Quoi ! mon bonheur dépendrait d'un sourire !
Quoi ! mes regards sur Farville attachés,
Y chercheraient ses vœux les plus cachés ! —
Je ne le puis ; pardonnez-moi, mon père !
Oh ! cette paix qu'aucun trouble n'altère ;
Des jours coulés sans crainte & sans espoir ;
Le soin si doux de remplir son devoir,
De vous aimer, de rendre à la Nature
Tous ses biensfaits & même avec usure ! —
Voilà, voilà ma joie & mon bonheur,
Et ce sont là les vrais plaisirs du cœur.

MEILLECOURT.

C O M E D I E.

M E I L L E C O U R T.

9

J'aime à t'entendre. — Au brillant du bel âge,
Tu réfléchis, tu penses comme un Sage ;
Mais, mon enfant, je suis vieux, j'ai vécu.
L'homme, son cœur, son esprit m'est connu ;
Et je sais trop que la raison humaine,
Cette raison si sublime & si vaine,
Ne peut, hélas ! faire notre bonheur.
Trop jeune encor, tu méconnais ton cœur :
Ce cœur est né pour devenir sensible :
Il a besoin d'un goût tendre & paisible
Qui le dérobe à des jours pleins d'ennui,
En le forçant à vivre pour autrui.
Oui, c'est l'amour qui détruit l'amertume
De tant de soins où l'homme se consume ;
Il nous soutient, il chatine nos momens ;
Et le bonheur appartient aux Amans.
Si je pouvais, avec des traits de flamme,
Peindre à tes yeux & graver dans ton âme
Ces plaisirs purs & ces tendres bienfaits
Que l'Amour seul prodigue à nos souhaits !
Si, rappelant une épouse chérie.
Dont les enfans m'attachent à la vie,
Je t'exprimais nos doux épanchemens,
La vive ardeur de tous nos sentiments ;
Son amitié féconde, ingénieuse ;
Ma complaisance active, industriuse ;
Ses tendres soins qui cherchaient mes désirs ;
Mon cœur ému qui goûtait ses plaisirs.
Ma chère enfant, peins-toi ma destinée !
Après vingt ans d'amour & d'hyménée,
Nous respections, nous chérissions nos noeuds,
Nous nous aimions, & nous étions heureux,
Tu t'attendris : je vois couler tes larmes ;
Ma fille, eh bien !

A D É L A I D E.

Que l'Amour a de charmes

Dans votre bouche, & qu'il y semble doux !

Mais où trouver un mari tel que vous ?

D'ailleurs, qui peut ressembler à ma mère ?

M E I L L E C O U R T.

Toi, mon enfant : oui, toi ; ton caractère !

Quant à Farville, il est ce que je fus :

Je trouve en lui mes défauts, mes vertus ;

Mille rapports nous unissent ensemble,

Et tu peux voir qu'en tout il me ressemble.

B

ADELAÏDE;

ADELAÏDE.

Peut-être, hélas ! c'est pour mieux m'abuser,
Tous les Amans savent se déguiser ;
Et si jamais on me trompait ! . . . Mon père,
Protégez-moi : ma liberté m'est chère.

MEILLECOURT.

Comment ! . . . Mais non ; ton esprit seul a tort :
Ton cœur plus doux nous mettra tous d'accord :
Je n'ai plus rien, ma fille, à te prescrire ;
C'est à lui seul désormais de t'instruire. . . .
Mais point de crainte ; & ressouviens-toi bien
Que son avis doit être aussi le tien.
Laisse-moi seul.

(*Adélaïde fort.*)

SCÈNE III.

MEILLECOURT, *seul.*

L'Aimable créature !
Comme son cœur respire la nature !
Que sa candeur est faite pour charmer !
Qui peut la voir & ne la pas aimer ?
Elle fera le bonheur de Farville.

SCÈNE IV.

MEILLECOURT, HORTENSE, FARVILLE.

FARVILLE, à *Hortense.*

Votre bonté n'est que trop inutile,
Et mon malheur. . . .

MEILLECOURT, *allant à Farville.*
Farville, écoutez-moi.

Je n'ose encor, vous engager ma foi ;
Mais avant peu je me flatte, j'espère. . . .
Et j'ai pour vous les entrailles d'un père.
C'est m'offenser que de vous chagriner.
Mon amitié saura tout ameiller ;
Comptez sur elle.

(*Il fort.*)

SCÈNE V.

HORTENSE, FARVILLE.
FARVILLE.

EN vain il m'encourage!
Le désespoir est mon affreux partage.
Depuis un an que n'ai-je point tenté
Pour émouvoir la sensibilité,
Pour obtenir la main d'Adélaïde ?
J'étais sans art : l'Amour était mon guide.
Je lui peignais mon trouble, mon ardeur,
Et le besoin que j'avais de son cœur :
Qu'ai-je obtenu ?... Sa pitié, qui m'offense,
Sa froide estime, & son indifférence.

HORTENSE.
Son caractère ! ...

FARVILLE, *l'interrompant*.
Était mon seul recours :
Mais on me hait ! on me hait pour toujours !

HORTENSE.
A dix-huit ans se montrer insensible !
Oh, je le crois ; sa haine est invincible.

FARVILLE.
Craindre & frémir quand je peins mon tourment !

HORTENSE.
Et cependant... elle écoute.

FARVILLE.
Comment ? ...
Que répond-elle ensuite ?... Ah, Dieu !

HORTENSE.
Farville,
Mon amitié n'est point vaincre & stérile....
Vous êtes jeune, aimable, généreux,
Plein de vertus, sur-tout fort amoureux ;
C'est à mes yeux un très-rare mérite ;
Vous avez tout, hors l'esprit de conduite.
Faut-il gémir aux pieds d'une Beauté
Qui vante en paix sa douce liberté ?
Non ; mais il faut épouser son système,
Et vous montrer plus libre qu'elle-même.
Son air, ses yeux deviendront moins discrets,
Et vous lirez ses sentiments secrets.

Bij

ADELAIDE;

Écoutez-la d'un front calme & tranquile ;
 Ayez le ton plus léger, plus facile. . . .
 Point de regrets, d'excuse, de retour;
 Soyez constant à cacher votre amour,
 Et vous verrez....

FARVILLE.

. Vous m'ordonnez de feindre!

L'Amour peut-il à ce point se contraindre?
 Et moi, d'ailleurs, je le voudrais en vain,
 Mon trouble, hélas ! me trahirait soudain.
 Comment enfin démentir devant elle
 Ces vifs transports d'une ardeur si fidelle,
 Et ces sermens répétés tant de fois
 D'être docile & soumis à ses loix? . . .

Hortense.

Précisément. . . . Sa raison, sa sagesse
 Vous ont cent fois reproché votre ivresse,
 Vous devenez plus sage de moitié,
 Et votre amour se change en amitié.

FARVILLE.

Et votre sœur me croira?

Hortense.

Chose sûre.

FARVILLE.

Mais c'est tromper; &

Hortense, l'interrompant.

Bagatelle pure!

Je vous promets que vous réussirez.

FARVILLE, avec transpore.

Vous promettez! . . .

Hortense.

Mais vous obéirez?

FARVILLE.

Allons.

Hortense.

On vient; pensez bien! . . .

FARVILLE.

Oh! j'y pense. . . .

Mais aidez-moi.



SCÈNE VI.

ADÉLAIDE, HORTENSE, FARVILLE,
ADÉLAIDE.

J'E vous cherchais, Hortense :
Embrassez-moi. J'applaudis de bon cœur
A votre Hymen, s'il fait votre bonheur.

HORTENSE.
Et pourquoi non ? Demandez à Farville ;
Un tendre Hymen est un bonheur tranquille ;
Et que fait-on à vous-même....

ADÉLAIDE.

Oh ! oui, fort bien !

HORTENSE.

C'est à Farville à hâter ce lien.

FARVILE, avec affection.
Hortense, non. Votre sœur est charmante ;
Mais je vois trop qu'elle est indifférente.
Son caractère est fait pour estimer.
Chacun enfin n'est pas né pour aimer.
Et moi : d'ailleurs....

(Hortense le fait passer à côté d'Adélaïde)

Oui, cette paix secrète,
Qui rend votre ame en tout tems satisfaite ;
Ce calme heureux des Amans ignoré !...
Et les tourmens de mon cœur égaré !...
Tout me fait presque entrer dans votre idée....

ADÉLAIDE.

Oh bien ! tenez.... j'en suis persuadée !
Plus vous ferez sur vous-même un retour,
Plus en effet vous hairez l'amour.

HORTENSE.

Pardon. J'estime un si noble courage.
Doit-on aimer au printemps de son âge ?

ADÉLAIDE.

Vous plaisantez : je parle tout de bon.
Mon cœur me dit que Farville a raison.

(A Farville.)

Je l'avouerai, je souffrais en moi-même
De résister à mon père que j'aime :
Il vous croyait très-amoureux de moi,

ADELAIDE;

Et me pressait de vous donner ma foi.
Vous n'aimez plus ; j'en suis bien satisfaite.
Combien d'ennuis dont me voilà défaite !

(A Hortense qui rit.)

Mais vous riez ! c'est fort bien fait à vous !...
Changez d'état & prenez un époux ;
Moi, j'avouerai que l'amour m'intimide.

FARVILLE.

Vous pensez bien... très bien, Adélaïde !...
Je vais changer ma tendresse en respect :
Ce sentiment ne peut être suspect ;
Il est si pur, si tranquille, si sage !
Sans contredit j'aurai votre suffrage.
Vous le voyez, je ne suis plus Amant ;
De l'amitié j'aime le sentiment.
Oui ; tout mon cœur devant vous se déploie,
Votre amitié me comblera de joie.

(Il regarde Hortense qui lui fait des signes d'approbation.)

ADELAIDE.

Je vous la donne : oui, soyez mon ami.
Que ce nom plait à mon cœur raffermi !
Nous goûterons, sans réserve & sans crainte,
Ce plaisir vrai de nous parler sans feinte !
Convenez-en, vous étiez inquiet,
Triste, rêveur.

FARVILLE, avec sensibilité.

Je l'avoue à regret,
L'Amour peut rendre un cœur bien misérable !

HORTENSE.

Oh, l'amitié sans doute est préférable !

ADELAIDE.

Sinon pour vous... au moins pour moi, ma sœur,
Qui dès l'enfance on goûta la douceur !...
Oui, l'amitié, mon unique partage,
Offre un Ciel pur, sans trouble & sans nuage ;
Point de regrets, & point de lendemain ;
Et chaque jour est tranquile & serein.
Mais cet amour, dont vous vantez les charmes,
Nous fait payer nos plaisirs par nos larmes !....
Qu'en pensez-vous, Farville ?

FARVILLE, troublé.

Qui ?

HORTENSE, impatiente.

Vous.

FARVILLE.

Moi !

Mais vos raisons sont fort bonnes, je crois.

C O M E D I E.

15

Si cependant nous en parlons sans cesse ! ...

(*Bas à Hortense.*)

Je manquerai bientôt à ma promise.

A D E L A I D E, à Farville.

Et pourquoi donc ne me plus regarder ?

F A R V I L L E.

C'est que de vous je prétends m'e garder.

J'eus de l'amour, je craindrais d'en reprendre.

A D E L A I D E.

Oh ! non ; l'amour ne peut plus vous surprendre.

Vous garderez vos résolutions,

Et vous tiendrez à vos réflexions ;

Prenez courage.

F A R V I L L E.

Oh ! le vôtre me pique....

Oui, mon courage est vraiment héroïque....

Et c'est l'effet de vos rares bontés.

H O R T E N S E, *bas à Farville.*

Point de mépris ; point d'amour ; & partez.

F A R V I L L E.

Nous sommes donc d'accord ?

A D E L A I D E.

Oh ! oui, Farville ;

Oui, très-d'accord ; & j'en suis plus tranquille.

F A R V I L L E.

Votre franchise a pour moi mille attraits.

(*avec attendrissement.*)

Vous m'enchantez.... Je sors.... Ah ! si jamais !....

Mais non ; mon cœur a le calme du vôtre :

Nous voilà sûrs.... mais bien sûrs l'un de l'autre.

(*Il sort.*)

S C È N E V I I .

A D E L A I D E, H O R T E N S E

A D E L A I D E.

E Xpliquez-moi son trouble & son chagrin.
J'ai beau chercher, je m'examine en vain,

Je n'ai rien dit qui puisse lui déplaire....

C'est un esprit bien extraordinaire,

Bien singulier !... Demandez-moi comment ?...

Je gagerais qu'il est encore Amant,



Digitized by Google

A D É L A I D E ,
H O R T E N S E .

Écoutez donc ; cela pourrait bien être.

A D É L A I D E .

Que m'importe ?

H O R T E N S E .

Oui.

A D É L A I D E .

Nul ne sera mon maître..

Je ne veux point m'embarrasser l'esprit....

H O R T E N S E .

Oh ! je le sc̄ais ; vous me l'avez tant dit !

A D É L A I D E , avec humeur.

Oui, je l'ai dit, & je le dis encore,

Je fuis l'amour, je le hais, je l'abhorre ;

Et pl̄ut au Ciel que ce nom plein d'effroi

Ne fut jamais prononcé devant moi !

Qu'on est heureux de vivre sans tendresse ,

Loin des Amans & de leur folle ivresse !

A leur caprice on ne va point s'offrir !

De leur humeur on n'a point à souffrir !

On vit content dans une paix profonde ,

Sans soins , sans crainte ; & l'on ne tient au monde

Que par des nœuds délicats & légers ,

Vains comme lui , comme lui passagers.

H O R T E N S E .

Voilà , ma sœur , de la philosophie ,

Du merveilleux : j'en ai l'ame ravis !

Dans ce calcul je ne vois qu'une erreur ;

Vous oubliez que vous avez un cœur.

C'est une erreur de peu de conséquence

Que ma raison passe à votre éloquence.

Mais croyez-vous qu'on soit bien malheureux

De s'occuper d'un mortel généreux ,

Qui , possédant des vertus estimables ,

Les embellit par des dehors aimables ?

Qui , tendre , & tel que mon cœur le conçoit ,

Rend à l'amour les biens qu'il en reçoit ; -

Qui , pénétré de sa reconnaissance ,

Met en oubli les bienfaits qu'il dispense ;

Et , ne voyant que vous dans l'Univers ,

Vient à vos pieds . . .

A D É L A I D E , l'interrompant.

Illusion travers.

J'ai contre vous & la Cour & la Ville ,

Mon cœur enfin , & peut être Farville.....

H O R T E N S E .

Farville , oh ! non ! ne vous trahira point ,

Et

C O M E D I E.

22

Et je le crois honnête homme en tout point?
Aucun devoir que Farville ose enfreindre;
De ce côté vous n'avez rien à craindre,
Mais, à la longue — on pourroit avec lui,
Et voilà tout, trouver un peu d'ennui.
Très-occupé du soin de son ménage,
Il y vivra, comme vivrait un Sage;
Il aimera sa femme, ses enfans;
Et, tout entier à ces doux sentiments,
De ses devoirs se faisant une affaire,
Il oubliera peut-être l'art de plaire;
Et tous ces tiens, dont le tout enchantera
Séduit, amusé, & donne un prix au cœur.—
Des soins légers, des propos agréables,
Avec lui point : mais des faits estimables,
Et pleins d'honneur, vous pouvez y compter.

A D É L A I D E.

Et croyez-vous par-là m'en dégoûter?
Oh! pour le coup vous seriez mal-habiles!
Si je faisois cet honneur à Farville
De le voir tel que vous le dépeignez.—

H O R T E N S E.

'Avouez-moi pourtant que vous craignez.
Son caractère un peu trop monotone.—
Et, dans le vrai, tant de sagesse étonne
À vingt-cinq ans. Oui, voilà justement
Ce qui vous fait hésiter. — Franchement,
Si vous citiez un de ces agréables,
Fêtés, courus par vingt femmes aimables! —

A D É L A I D E.

J'entends ! un fat.

H O R T E N S E.

La gaieté, l'enjouement

Sont la parure & le fard d'un Amant!
C'est à l'éclair d'une vive faillie
Qu'on voit briller son heuteuse folie;
Et s'il ressent quelque tendre embarras,
Son cœur sourit & ne se trouble pas.
Ingénieux, sensible avec adresse,
En se joignant, il prouve sa tendresse.
Tout s'embellit, tout rit autour de lui;
Rien n'y connaît la langueur ou l'ennui;
Tel est l'Amour, ou tel il doit paraître,
Quand de nos coeurs il veut se rendre maître.

A D É L A I D E, souriant.

En vérité, le portrait n'est pas mal! —
Mais quelqu'en soit l'heureux original,

C

18

A D É L A I D E ,

Je plains le sort de la femme qu'il aime :
Pareil Amant n'aime rien que lui-même.

H O R T E N S E .

Mais il amuse. — Et Farville souvent. —

A D É L A I D E .

Comment ! Farville ! — il a de l'agrément ;
Et ses vertus. — Mais votre ton m'étonne ;
Vous & Dorval vous vantiez sa personne !

H O R T E N S E .

Eh ! mais sans doute. — A quoi bon ces débats ?
Oubliez-vous que vous ne l'aimez pas ?

A D É L A I D E .

Mais , je l'estime !

H O R T E N S E .

Et moi , je le révère.
Et quoique triste , & d'humeur trop sévère ,
Ainsi que vous , j'admitre ses vertus.

A D É L A I D E .

Oh ! je le crois ! — Et d'ailleurs ! — au surplus ,
Vous enchantez & l'esprit & l'oreille ,
Et vous louez vos amis à merveille .

Adieu , ma sœur. . .

(Elle sort .)

S C È N E V I I I .

H O R T E N S E , seule .

F ort bien ! L'humeur la prend.
Ceci , je crois , n'est pas indifférent.
Constraignons-la de descendre en soi-même ,
D'aimer enfin , & d'avouer qu'elle aime .

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARVILLE, ADÉLAIDE.

FARVILLE, *avec affectation.*

AH! pardonnez, je cherchais votre sœur!

ADÉLAIDE.

Oh! oui.—Tantôt je vous ouvrais mon cœur ;
D'un air distrait vous m'écoutiez à peine,
Vous souffriez, vous étiez à la gêne ;
Je ne fais quoi regnait dans votre esprit ;
Et vous m'avez quittée avec dépit.

FARVILLE, *avec vérité.*

O vertueuse & sage Adélaïde !

Vous ignorez cette douleur timide,
Cet embarras, ce trouble, ces désirs,
Et ce respect qui cache les soupirs !
Je fais me taire, & je puis me contraindre.—
Mais à tel point qu'on me réduise à feindre.
En mon silence & mes départs confus,
Ne sont pour vous qu'un triomphe de plus.

ADÉLAIDE.

Farville, eh bien! je consens à vous croire.

Je vous estime, & mon cœur en fait gloire,
Et tous mes vœux.—

FARVILLE, *avec affectation.*

Je n'en puis profiter.

ADÉLAIDE.

Pourquoi ?

FARVILLE.

Je suis forcé de vous quitter.

Vous me voyez tout près d'un long voyage.
J'en reviendrai plus aimable—ou plus sage.

ADÉLAIDE.

Que dites-vous ! Et pourquoi voyager ?
Comment ? Où donc ?

C ii

A D É L A I D E ,

Je plains le sort de la femme qu'il aime :
Pareil Amant n'aime rien que lui-même.

H O R T E N S E .

Mais il amuse. — Et Farville souvent. —

A D É L A I D E .

Comment ! Farville ? — il a de l'agrément ;
Et ses vertus. — Mais votre ton m'étonne ;
Vous & Doryal vous vantiez sa personne !

H O R T E N S E .

Eh ! mais sans doute. — A quoi bon ces débats ?
Oubliez-vous que vous ne l'aimez pas ?

A D É L A I D E .

Mais , je l'estime !

H O R T E N S E .

Et moi , je le révère.
Et quoique triste , & d'humeur trop sévère ,
Ainsi que vous , j'admire ses vertus.

A D É L A I D E .

Oh ! je le crois ! — Et d'ailleurs ! — au surplus ,
Vous enchantez & l'esprit & l'oreille ,
Et vous louez vos amis à merveille .

Adieu , ma sœur .

(*Elle sort.*)

S C È N E V I I I .

H O R T E N S E , *seule.*

F ort bien ! L'humeur la prend.
Ceci , je crois , n'est pas indifférent.
Contraignons-la de descendre en soi-même ,
D'aimer enfin , & d'avouer qu'elle aime .

Fin du premier Acte.



ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARVILLE, ADÉLAIDE.

FARVILLE, *avec affection.*

AH ! pardonnez, je cherchais votre sœur !
ADÉLAIDE.

Oh ! oui.— Tahtôt je vous ouvrais mon cœur ;
D'un air distrait vous m'écoutiez à peine,
Vous souffriez, vous étiez à la gêne ;
Je ne sais quoi regnait dans votre esprit ;
Et vous m'avez quittée avec dépit.

FARVILLE, *avec vérité.*

O vertueuse & sage Adélaïde !
Vous ignorez cette douleur timide,
Cet embarras, ce trouble, ces désirs,
Et ce respect qui cache les soupirs !
Je fais me taire, & je puis me contraindre.—
Mais à tel point qu'on me réduise à feindre.
En mon silence & mes départs confus,
Ne sont pour vous qu'un triomphe de plus.

ADÉLAIDE.

Farville, eh bien ! je consens à vous croire.
Je vous estime, & mon cœur en fait gloire,
Et tous mes vœux.—

FARVILLE, *avec affection.*

Je n'en puis profiter.

ADÉLAIDE.

Pourquoi ?

FARVILLE.

Je suis forcé de vous quitter.

Vous me voyez tout près d'un long voyage.
J'en reviendrai plus aimable — ou plus sage.

ADÉLAIDE.

Que dites-vous ? Et pourquoi voyager ?
Comment ? Où donc ?

C 19

A D É L A I D E,
F A R V I L L E.

Je vais chez l'Étranger,
Je veux m'instruire. Et peut-on, à mon âge,
De son loisir faire un plus noble usage ?

A D É L A I D E,

Eh ! quoi ! Monsieur, Paris où vous vivez :
Où tous les Arts sont chérirs, cultivés,
N'offre-t-il pas en foule à votre vue
De quoi fixer votre ame irrésolue ?
Voyez le monde : allez de tout côté ;
Répandez-vous dans la société.

F A R V I L L E.

Je ne le puis. Tel est mon caractère ;
Je suis né vrai, le vrai seul peut me plaire.
Moi, fréquenter des cercles pleins d'ennui,
Où nul ne pense & ne sent d'après lui ! —
Non, non. Le monde est peu fait pour Faryll'e :
Son cœur est pur, son cœur est son asile :
C'est là qu'il peut, malgré les corrupteurs,
Se respecter & respecter les moeurs.
Ah ! s'il aimait le monde & sa licence,
Gouterait-il votre aimable innocence ?
Et par ses goûts s'il était corrompu,
Sentirait-il l'attrait de la vertu ?

A D É L A I D E,

Que vos discours ont de force & d'adresse !
Que tout dans eux me plaît & m'intéresse !
Et que ce monde est vain auprès de vous !
Soyez content, j'approuve vos dégoûts.
Mais, à mon tour, je demande une grâce. —

F A R V I L L E.

Commandez-moi, que faut-il que je fasse ?

A D É L A I D E.

Je ne veux point que vous quittiez Paris :
La raison même est trop chère à ce prix.
Je prends à vous l'intérêt le plus tendre —
Ne partez pas, j'ose vous le défendre.
(Elle sort.)



SCÈNE II.

FARVILLE, *seul, sortant de sa surprise.*

VEILLAI-je, ô Ciel ! Quel regard ! Quel soupir !
Quoi ! c'est bien moi ! — Quoi ! j'ai pu l'attendrir !
Dans le bonheur dont je goûte les charmes. —

SCÈNE III.

FARVILLE, *appercevant Dorval & le serrant dans ses bras.*

AH ! mon ami !

DORVAL.

Quoi ? vous versez des larmes !
FARVILLE.

'Ah ! bien plutôt apprenez mon bonheur,
Et de mon sort partagez la douceur.
Combien son cœur s'est fait de violence !
Que son aveu respirait l'innocence !
Oui, cher Dorval, oui, cet objet charmant
Ressent enfin ce trouble si touchant,
Cet intérêt. . . Je le fais d'elle-même. . .
Imaginez. . . non, ma joie est extrême.
Je ne puis plus ni penser, ni parler ;
Tant de bonheur est prêt à m'accablet :
Mon cœur est plein, & ma bouche est timide.
Si je pouvais revoir Adélaïde ! . . .
Oh ! oui, je cours à ses pieds. . .

DORVAL, *l'arrêtant.*

Attendez.

Farville, un mot, sinon vous vous perdez.
Oubliez-vous notre plan de voyage ?
Oubliez-vous. . .

FARVILLE, *l'interrompant.*

C'était lui faire outrage.

J'en ai reçu l'aveu le plus flatteur.
C'est trop long-tems prolonger son erreur.
» Je prends à vous l'intérêt le plus tendre.
» Ne partez pas, j'ose vous le défendre. »

ADÉLAÏDE,

Mais sentez-vous comme moi la valeur?...
Un son de voix, un ton qui part du cœur,
Accompagné d'un regard, d'un sourire!...
L'Amour naïf sur ses lèvres respire. . . .
Avouez donc. . . .

DORVAL.

Je conviens pour le coup
Que ces mots-là semblent dire beaucoup.
Adélaïde est d'ailleurs fort sincère;
Mais, en partant d'après son caractère,
Examions si ce que vous croyez. . . .

FARVILLE, impatient.
Je brûle... Ah, Dieu!... Soit; eh bien, oui, voyez;
Examinez. . . .

DORVAL.

Voudriez-vous m'entendre?
Ma crainte est juste... Oh, l'on vient nous surprendre.

FARVILLE.

Celle-même.

DORVAL.

Un si doux entretien,
Sans contredit, est préférable au mien. (Il sort.)

SCÈNE IV.

FARVILLE, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

O H! désormais je me flatte, j'espère
Que vous n'aurez nul reproche à me faire.
Vous refusez le plus doux sentiment;
Vous le jugiez trop froid, probablement
Pour m'engager à faire un sacrifice;
Mais vous allez me rendre enfin justice.

FARVILLE.
Je meurs de joie.

ADÉLAÏDE.

Oui, je prétends, je veux
Veiller sur vous, rendre vos jours heureux;
Bonnant à vous mes soins & mon étude,
Vous préserver de toute inquiétude.

FARVILLE.
Je n'en ai plus: votre excès de bonté
Est seul égal à ma félicité! . . .

COMÉDIE.

29

Eh bien ! Dorval, d'accord avec Hortense,
A l'instant même....

A D É L A I D E, l'interrompante,
Écoutez-moi. Je pense

Que vous serez long-tems à deviner
À quoi je viens de me déterminer.

F A R V I L L E.

Ah ! vous voyez ma tendre impatience.

A D É L A I D E.

C'est un bonheur, (j'en fis l'expérience,)
D'avoir un goût, par le tems affermi,
De conserver toujours le même ami.
Près de ce bien, qu'est-ce que tout le reste ?
Vous le savez, je crains un joug funeste ;
L'Amour, l'Hymen sont des nœuds que je hais !...
Mais vous pourriez penser, que si jamais
Mon cœur changeait & se donnait un maître,
Mon amitié s'affaiblirait peut-être :
Je vous approuve, & vous avez raison ;
Mais n'ayez plus ni crainte, ni soupçon.

(*Lui donnant un papier.*)

Voyez à quoi je me suis engagée.

D'un grand fardeau me voilà soulagée !

Je veux former un lien aujourd'hui,
Dont la vertu soit le solide appui,
Qui nous rendra, par des charmes durables,
Tous deux heureux & tous deux respectables.
Je me fais gré d'avoir pris ce parti !...
Vous vous taisez !

F A R V I L L E.

Je reste anéanti !...

(*Avec véhémence.*)

Quoi ! votre main écrit.... signe.... s'engage
À renoncer aux nœuds du mariage !
D'un vœu si beau vous vous applaudissez,
Et tout exprès, moi, vous me choisissez
Pour cette douce & tendre confidence !...
Ignorez-vous combien elle m'offense ?...
Ignorez-vous ?... Madame, apparemment
Vous prétendez qu'on vous en signe autant.

A D É L A I D E.

Oh, point : c'est moi que ma promesse engage.

F A R V I L L E.

Quoi ! si l'on m'offre un autre mariage ?...

A D É L A I D E.

Consultez-vous ; votre amie y consent.

A D É L A I D E ;
F A R V I L L E.

Je suis flatté d'un tel consentement!

A D É L A I D E .

Mon Dieu ! Quel ton !

F A R V I L L E .

Moi ! que je me marie ! . . .

Moi ! . . . là . . . moi ; . . . mais à qui , je vous prie ? . . .

A qui , grand Dieu !

A D É L A I D E .

Je ne respire plus ! . . .

Farville ! . . .

F A R V I L L E .

Oh , Ciel ! tous mes vœux confondus ! . . .
De vos regrets ma mort sera suivie . . .

A D É L A I D E .

'Ah ! je voudrais vous immoler ma vie.

F A R V I L L E .

Non , laissez-moi , je hais votre pitié.

Accablez-moi de votre inimitié ;

C'est mon espoir.

S C È N E V.

FARVILLE, MEILLECOURT, ADÉLAIDE.

F A R V I L L E , *se précipite dans les bras de Meillecourt,*
en lui remettant le billet d'Adélaïde.

AH , Monsieur ! . . . ah , mon père !
Lisez , voyez : mon sort me désespère.
Je suis perdu.

M E I L L E C O U R T , *après avoir lu.*
Laissez-nous . . . un instant.
Je sens les maux que votre cœur ressent.

(Farville sort .)



SCÈNE

SCÈNE VI.

MEILLECOURT, ADÉLAIDE.

MEILLECOURT.

AI-je bien lu ? ... Comment ? ... votre imprudence,
En vérité, passe toute créance.
Quoi ! vous comptez à peine dix-huit ans,
Et vous signez qu'à tout âge, en tout tems
(Il lui montre le billet & lui laisse entre les mains.)
On vous verra refuser l'hyménée !...
Au célibat vous voilà destinée !
Y pensez-vous ?

ADÉLAIDE.

Si je vous ai déplu,
Excusez-moi ; je ne l'ai pas voulu.
Mais si je crains l'état du mariage,
Si je frémis quand mon œil l'envisage,
Quel est mon crime en signant un écrit
Que ma raison me dicte & me prescrit ?

MEILLECOURT.

Quel est ton crime ? ... Eh bien, ma chère fille,
Toi, mon enfant, en qui la vertu brille,
Ce seul écrit... qui prouve ta candeur,
Pouvait suffire à te perdre d'honneur.
Connais Farville & son ame ingénue !
Il m'a remis ce billet à ta vue ;
C'est de sa part un trait d'honnêteté :
Mais la sottise ou la fatuité
Pouvaient en faire un criminel usage,
Et le tourner à ton désavantage :
Qu'aurais-tu dit pour te justifier ?
Sur ses vertus on a beau se fier,
Il faut, pour être estimé dans le monde,
Que l'apparence à nos vertus réponde.

(Adélaïde déchire imperceptiblement le billet.)

De votre erreur je dois vous retirer,
Et malgré moi je vais vous éclairer.
Cette amitié d'un sexe pour un autre,
Fait le tourment ou la honte du vôtre ;
Le vice adroit en recueille le fruit,
Et tôt ou tard la sagesse y pérît :
Oui, la naïve & douce confiance

D

Et trop souvent ce qui perd l'innocence !...
 Laissons cela.... mon pupille, entre nous,
 Me paraît un choix digne de vous :
 Mais, s'il ne peut assujettir votre âme,
 Si vous craignez de partager sa flamme,
 Déclarez-lui, sans égard, sans pitié,
 Que vous n'avez pour lui nulle amitié,
 Défendez-lui jusqu'à votre présence,
 Et dans son cœur étouffez l'espérance.
 De l'amitié lui présenter les noeuds,
 C'est en effet nourrir encor ses feux ;
 C'est resserrer la chaîne qui le lie,
 C'est, en un mot, de la coquetterie.
 Du don de plaire un si perfide emploi,
 Serait indigne & de vous & de moi ;
 Mais je m'en fie à votre caractère....
 Pensez-bien : n'affligez point un père.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ADELAIDE, *seule.*

QUi ? moi, coquette !... & mon père le croit.
 On me le dit ; il faut que cela soit :
 Il est mon père, ... il me chérit, il m'aime,
 Et bien souvent on s'ignore soi-même....
 Toi, dont les soins assidus & constants
 M'ont fait penser peut-être avant le tems !
 Toi, qui n'es plus !... ô respectable amie,
 Dont l'hymen seul empoisonna la vie,
 Et dont les jours, tissus par le malheur,
 Me font haïr tous les penchans du cœur !...
 Que n'ai-je, hélas ! dans cette circonstance
 Et ton courage & ton expérience !....
 Il va venir ; comment lui déclarer
 Que pour jamais il faut nous séparer ?
 L'honneur l'ordonne, il faut bien m'y contraindre,
 Et plus que lui je suis peut-être à plaindre.



SCÈNE VIII.

ADÉLAIDE, FARVILLE.

ADÉLAIDE, *embarrassée.***A**H ! vous voilà !

FARVILLE.

Mon abord vous surprend !

Mais loin de vous, hélas ! je souffre tant !

Ah ! pardonnez.

ADÉLAIDE.

Monsieur, j'ai mis en pièces
Le seul écrit qui contient mes promesses :

On aurait pu, sans doute, en abuser.

FARVILLE.

Comment ?

ADÉLAIDE.

Je sais que l'on pouvoit oser,

En concevoir une folle espérance.—

Je sais enfin que mon indifférence

Peut seule ici vous guérir.

FARVILLE.

Et de quoi ?

ADÉLAIDE.

De ce penchant que vous avez pour moi ;

D'un sentiment cruel & tyranique,

Dont votre cœur fait son plaisir unique.

D'un sentiment trop prompt à se flatter,

Que je ne puis, ni ne dois écouter.

FARVILLE.

Me guérir ! — moi ! — ni vous, ni le Ciel même

N'empêcherez que ce cœur ne vous aime.

C'est trop long-tems enfin dissimuler.

Accablez-moi : mais je dois vous parler.

Oui, si votre âme à mes vœux est ravie,

Je n'ai plus rien qui m'attache à la vie.

Que dis-je ? ô Ciel ! — Ce transport douloureux

Vous rend l'amour encor plus odieux ! —

O vous, que suit la paix de l'innocence !

Vous, que le Ciel forma pour l'indulgence !

Conduisez-moi ; gouvernez mes penchans :

Inspirez-moi ces soins vrais & touchans,

Cette vertu douce, modeste, unie,

Dij

ADELAIDE;

Trésoir de l'homme & charme de la vie :

(*Tombant à ses genoux.*)

Vous le pouvez. J'implore vos bontés ;

Calmez d'un mot mes esprits agités ;

Regardez-moi.

ADELAIDE, *embarrassée.*

(*A part.*)

Levez-vous ! — Ah ! mon père,

(*A Farville.*)

Vous l'exigez ! — Craignez de me déplaire, —

Ou renoncez Farville, à vos projets,

Ou quittez-moi.

FARVILLE, *se levant avec dépit.*

Je vous quitte à jamais ! —

(*Ravenant sur ses pas, & tout en larmes.*)

Eh bien, cruelle, êtes-vous satisfaite ?

ADELAIDE.

Au moins, Monsieur, je ne suis point coquette ;

Mon amitié n'entretient point vos feux,

Ne nourrit point votre espoir & vos vœux ;

Et je n'ai point, quand votre ame s'abuse,

La vanité dont sans doute on m'accuse.

FARVILLE, *après un instant de surprise.*

Non, c'est en vain que vous me rebutez,

Et je crains peu des dédains affectés.

Je me trompais : ce farouche langage

De votre cœur est une fausse image.

ADELAIDE.

Quoi ! vous croyez, —

FARVILLE.

Je crois que vous m'aimez.

Oui, ces froideurs, ces mépris confirmés,

Cet air glacé, ce front triste & sévère,

Qui ne sont point dans votre caractère,

De votre amour sont les plus fûrs témoins ;

Si vous n'aimez — vous affecteriez moins.

ADELAIDE, *voulant lui imposer.*

Mais, Monsieur, —

FARVILLE.

Non, vous vous trompez vous-même,

Et sur ce point votre erreur est extrême.

Vous avez beau vous armer de rigueur ;

L'Amour souvent se rend maître d'un cœur

A son insu. — Vous croyez que sa flamme

Dans un instant brûle & ravage l'âme ;

Qu'il a toujours les yeux baignés de pleurs,

Et qu'il ne vit qu'au milieu des douleurs ;

COMÉDIE.

29

Mais ce portrait n'est rien moins que sincère,
L'Amour se plie à notre caractère.
S'il est dans moi, vif & rempli d'ardeur,
Il est dans vous sage & plein de douceur.
Eh quoi ! ces soins, cet intérêt si tendre
Qu'à mon bonheur vous avez daigné prendre ;
Ces doux plaisirs si conformes aux miens,
Que vous goûtiez dans tous nos entretiens,
Cette amitié si sensible & si vive,
Cette bonté si vraie & si naïve ;
Cet écrit même — oui, ce fatal écrit,
Cette promesse où vous avez souscrit
De fuir l'amour & les noeuds d'hymenée. —
Vous rougissez ! Je vous ai devinée :
L'amour vous parle : il parle en ma faveur ;
Vous ressentez mon trouble & mon ardeur.
Adélaïde ! —

A D É L A I D E , après un instant de silence &
toute en larmes.

Hélas ! oui, je vous aime,
Il est trop vrai ; ma peine en est extrême.

F A R V I L L E .

Quoi ! vous m'aimez ? — Vous m'aimez ?

A D É L A I D E .

J'en gémis.

J'étois à moi, je me l'étois promis ;
Je vais avoir le malheur de dépendre.

F A R V I L L E .

Non, c'est moi seul, c'est l'Amant le plus tendre ;
Le plus soumis, qui recevra vos loix.

Calmez, ô Ciel ! le trouble où je vous vois !

Quoi ! vous craignez. —

A D É L A I D E .

Dans le siècle où nous sommes,

Comment, hélas ! ne pas craindre les hommes ?

De quelqu'objet que leurs sens soient charmés,

Ils n'aiment plus si-tôt qu'ils sont aimés.

F A R V I L L E .

Ah ! qui vous voit & qui vous rend sensible,
Juge aisément l'inconstance impossible. —

Mais vous avez devant les yeux Dorval :

A vous entendre, Hortense fait donc mal ?

Elle s'abuse en voulant être unie,

Et tôt ou tard elle en sera punie ?

Lui, ce Dorval que vous estimez tant,

N'est à vos yeux qu'un fourbe, un inconstant !

Que dis-je ? — ô Ciel ! vous qui parlez, vous-même,

ADÉLAIDE;

(Tout est permis à ma douleur extrême.)
Vous jugez donc votre cœur faux, léger.
Ingrat, volage, & tout prêt à changer! —
(A genoux.)

Vous frémissez.—Pardon. Je vous conjure
Par votre cœur où règne la droiture,
Ce cœur naïf & rempli de bonté,
Ce cœur sublime en sa simplicité! —
Croyez qu'il est des époux plus sensibles,
Et de leur foi gardiens incorruptibles,
Pour qui l'hymen est un lien sacré;
Et qui, goutant un bonheur ignoré,
Respirent, près d'une épouse fidèle,
Un amour pur & vertueux comme elle.

ADÉLAIDE.

Où prenez-vous un charme si flatteur?
Et quel est donc ce pouvoir séducteur?
Si vous saviez.—Hélas! j'aime à vous croire,
Vous remportez aisément la victoire,

(Elle le fait relever.)

Oui, si le Ciel fit des mariés constants,
Dont l'amour soit à l'épreuve du temps,
C'est vous, sans doute.—Oui, je crois que vous l'êtes.
Pardonnez-moi mes alarmes secrètes,
C'est un défaut peut-être — mais enfin,
Soyez content, vous obtiendrez ma main.—
Mais il s'agit d'être heureux.—Lhyménée.
Va de ma sœur fixer la destinée:
Laissons les faire, & soyons-en témoins:
Observons bien leur tendresse & leurs soins.
Si leur bonheur nous paraît bien solide,
Soit; nous prendrons leur exemple pour guide.
Jeunes tous deux, comme tous deux constants,
Nous pouvons bien attendre quelque tems.

SCÈNE IX & dernière.

HORTENSE, MEILLECOURT, ADÉLAIDE,
FARVILLE, DORVAL.

DORVAL, avec empressement, à Farville.

EH bien! — Mais quoi! Qu'est-ce?
FARVILLE, avec la plus grande tristesse.
Eh bien! Elle m'aime.

C O M É D I E.

H O R T E N S E.

31

Mais votre joie, à vrai dire, est extrême!

F A R V I L L E, à Hortense,

Vous me voyez, Madame, au désespoir!

D O R V A L.

Vous n'êtes pas facile à concevoir:

C'est un amour d'une nouvelle espèce.

F A R V I L L E.

Elle me fait l'aveu de sa tendresse:

Mais elle veut observer vos amours,

De votre hymen examiner le cours;

Jugez vous-même à quand mon mariage.

H O R T E N S E.

Eh! oui, vraiment; c'est un projet fort sage;

Très-raisonnable, & qui montre un grand sens;

Vouloir ainsi s'instruire à mes dépens! —

D O R V A L, se montrant lui-même;

Parlez, ma sœur: Est-ce nous, est-ce Hortense

Qui vous inspire un peu de défiance?

En tout ceci me voilà compromis!

A D E L A I D E.

J'ai tort, Dorval, & tout vous est permis.

M E I L L E C O U R T, à Adélaïde,

Contre l'hymen vous n'avez plus d'asile,

Ma fille; il faut récompenser Farville.

L'amour vous parle, il faut remplir son vœu;

Et votre main doit suivre votre aveu.

Si vous m'aimez, si toujours votte père

Fut à vos yeux un ami nécessaire,

Si mes bontés ont quelque droit sur vous,

Obéissez: embrassez votre époux.

F A R V I L L E, se précipite aux pieds d'Adélaïde, dont
il baise la main.

A D E L A I D E, après un instant de silence,

Ah! je le sens, mon cœur fut trop timide,

Et c'est au vòtre à me servir de guide.

F A R V I L L E, en larmes,

'Adélaïde! — Ah! je dois respirer

Pour vous servir & pour vous adorer!

Et puis-je, au gré de ma reconnaissance? —

A D E L A I D E.

Soyez heureux, voilà ma récompense.

D O R V A L.

On peut hâir & l'Amour & ses feux

Mais si l'Amant est tendre & vertueux,

Le cœur bientôt se met de la partie,

Et l'on se rend malgré l'Antipathie.

F I N.



Digitized by Google

Digitized by Google